

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 MAI 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les écrivains de toutes les littératures : le Dr Rodolphe Chevrier, par Jules Saint-Elme.—Poésie : Ne te cache plus, par J. G. Boissonneau t.—Nouvelle : C'était un rêve, par Emile Richebourg.—Galerie canadienne : L'honorable Alexander Mackenzie, ancien premier ministre du Canada, par J. St.-E.—Poésie : Vœux intéressés, par Collard.—Nos gravures, par J. St.-E.—Correspondance littéraire, par le révérend F.-X. Burque.—Acrostiche, par Chs.-A. Gauvreau.—Notes et faits.—Feuilletons : La belle ténébreuse, par Jules Mary.—Mlle de Kerven (suite).—Choses et autres.—Problèmes de Dames.

GRAVURES.—La réception de Pierre Loti à l'Académie française : Pierre Loti et ses héroïnes.—Portraits : M. Jules Mary ; Le Dr Rodolphe Chevrier ; L'hon. Alexander MacKenzie.—A travers le Canada : l'Otawa supérieur : vue du village de Rosemont.—La dynamite à Paris : Arrestation de l'anarchiste Ravachol.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

| | |
|------------------|-------|
| 1re Prime | \$50 |
| 2me " | 25 |
| 3me " | 15 |
| 4me " | 10 |
| 5me " | 5 |
| 6me " | 4 |
| 7me " | 3 |
| 8me " | 2 |
| 86 Primes, à \$1 | 86 |
| 94 Primes | \$200 |

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-quinzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AVRIL), aura lieu samedi, le 7 MAI, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister, entré libre.

ENTRE-NOUS.

Montréal, 1ère semaine, An IX du Monde Illustré.



Les anciens faisaient commencer l'année d'une manière très fantaisiste, et chaque peuple ayant sa méthode, les relations commerciales auraient été des plus difficiles si le télégraphe, les chemins de fer et les téléphones avaient été connus alors, en supposant toutefois que messieurs les barbares

—des gens qui avaient des idées spéciales—n'aient pas donné quelques légers coups de sabres aux fils électriques et beaucoup de coups de pioche sur la voie ferrée.

Certains pays avaient adopté la date du solstice

d'été, d'autres le premier mars, puis le premier janvier, le jour de Pâques, le jour de l'équinoxe d'automne, etc., etc.

Enfin, depuis la réforme grégorienne (sauf de 1792 à 1805, en France), la plupart des peuples civilisés ont accordé au premier janvier l'honneur d'ouvrir l'année.

Pourquoi cette date plutôt qu'une autre ? Nul ne peut donner de bonne raison, indiscutable, à l'appui de cet acte de pure convention.

LE MONDE ILLUSTRÉ, dans sa sagesse, a décidé après mûre réflexion, que ses numéros, ses années, devaient être comptés à partir du mois de mai, et il a eu parfaitement raison.

Le mois de Marie n'est-il pas, en effet, pour nous, le véritable premier mois de l'année ! le mois du départ des dernières neiges, de l'arrivée des premières feuilles, de l'apparition des premiers bateaux à vapeur, le mois où tout renaît, où le pauvre commence à avoir chaud et où les punaises émigrent à la faveur des déménagements ?

* * 52 x 8 = 416, c'est pourquoi le numéro 418 (car il faut compter avec l'apport des années bissextiles) que vous voyez sur la première feuille de notre journal signifie que nous entrons dans l'an IX du MONDE ILLUSTRÉ, comme je l'ai dit en commençant.

Que va nous apporter cet an IX, tout neuf ? Des abonnés nouveaux, des collaborateurs intelligents, des poètes avec des idées (rara avis !), des primes pour tout le monde et une réputation universelle.

Enfin, nous verrons !

* * Je me suis laissé dire qu'il fallait quatre choses pour rendre un Irlandais heureux : une harpe, un brin de trèfle, un verre de gin et... une Irlandaise, et je ne l'en blâme pas.

Horace, lui, divisait le bonheur en trois parties : un bon livre, du vieux vin, une jeune femme.

Horace n'était pas sot non plus, mais le rêve de Pat est souvent plus difficile à réaliser que celui du poète.

Le verre de gin, l'Irlandaise aux yeux ardents et le trèfle peuvent se trouver, mais la harpe devient de plus en plus rare, depuis que le piano a envahi le monde.

La femme et la liqueur sont excellentes, mais le trèfle et la harpe représentent toute une histoire, une grande histoire, héroïque, ils sont les emblèmes de la Patrie.

Or voici ce qu'il advint l'autre jour à propos de l'instrument des bardes de la verte Erin :

* * X..., employé où vous voudrez, est marié, il a pour propriétaire un brave Irlandais, et fait ses trois repas par jour, comme la plupart de nos contemporains.

Lundi dernier, en dînant, Mme X... lui dit : —La débacle est arrivée, les vapeurs font le service de Montréal à Longueuil, le pont de glace de Québec est parti, voici le moment d'enlever les doubles fenêtres. Quand te mets-tu à l'ouvrage ?

—Jamais. Je travaille, tous les mois je te re mets mon traitement intact, ne m'en demande pas davantage. Arrange-toi comme tu voudras.

Une heure sonne, X... retourne au bureau et revient chez lui à cinq heures, étonné de constater que la corvée dont il était menacé n'avait plus de raison d'être.

—Tiens, tu as donc fait enlever les doubles fenêtres ?

—Oui, c'est le propriétaire lui-même qui a fait l'ouvrage.

Notez que le propriétaire en question est un homme qui a une dizaine de mille piastres à digérer par an.

Voici ce qui s'était passé.

Après le départ de X..., M. Pat était arrivé pour demander si l'immeuble avait besoin de réparations, s'il ne fallait pas faire repeindre ou blanchir, etc., etc.

On causait donc de la maison quand M. Pat aperçut dans un coin du salon, une harpe, une véritable harpe, et tout aussitôt sa physionomie

changea, un sourire s'esquissa sur ses lèvres, ses yeux brillèrent...

—Quoi ! Mme X... vous avez une harpe ; en savez-vous jouer ?

—Mais oui, monsieur, c'est mon instrument favori et je connais même de très jolis airs irlandais.

—Des airs irlandais ! une harpe ! Oh, madame, de grâce jouez donc, faites-moi entendre un de ces airs du pays lointain.

—Eh bien ! oui, mais à une condition.

—J'y souscris d'avance.

—C'est que vous fassiez enlever mes doubles fenêtres.

—Oh madame ! je vais les enlever moi-même. Une harpe !...

Et le voilà si bien à l'œuvre, qu'en dix minutes tout fut terminé, et M. Pat revint au salon se plonger dans un fauteuil, bien pelotonné, comme vous-même, quand vous savez que vous allez entendre dire, chanter ou jouer une belle page.

Ce que Mme X... joua, je ne le sais plus bien ; c'était peut-être : *The meeting of the waters*, de Moore ; *The wearing of the green* ; *The dear little Shamrock*, ou bien encore des variations sur *St. Patrick's Day* ou *God save Ireland*, mais ce que je n'ignore pas c'est le succès de l'artiste dans son auditoire, bien qu'il fut restreint à l'extrême limite du possible.

Que de souvenirs ces notes joyeuses, émouvantes, tristes parfois, éveillent dans le cerveau de ce brave homme, qui revit passer sa jeunesse en même temps que l'histoire de son pays !

Ce fut un moment délicieux pour lui, un de ces instants de bonheur vrai que l'on n'oublie pas et, quand la harpe cessa de vibrer, une larme roulait dans les yeux de l'Irlandais.

Je ne sais ce que vous pensez de cette petite anecdote, mais je voudrais avoir la plume d'Alexandre Dumas, ce merveilleux conteur, pour en rendre tout le charme et l'exquise saveur, car il me semble qu'il y a quelque chose de profondément touchant dans cette manifestation simple et naïve de l'amour de la terre natale.

* * L'amour de la patrie se traduit de diverses manières, et parfois un seul mot, un incident, une fleur, suffit pour prouver que l'on garde toujours au cœur le souvenir de la patrie.

J'ai lu quelque part, je ne sais où, qu'un voyageur rencontra un jour, loin, bien loin, en Sibérie, un pauvre diable de Juif polonais, aux cheveux blancs, exilé depuis cinquante ans.

Je ne raconté que de mémoire.

Ils se mirent à causer et, apprenant que l'étranger avait vécu en Pologne, le malheureux forçat politique l'interrompt brusquement :

—Alors, vous connaissez la Pologne ?

—Mais oui, parfaitement, avez-vous quelques renseignements à me demander ; n'auriez-vous pas encore des parents ?

—Peut-être, mais je suis parti ou plutôt on m'a enlevé à quinze ans et c'est à peine si je me souviens de ceux que j'ai laissés là-bas ; cependant... (et il hésitait en parlant ainsi)... il y a quelque chose que je voudrais bien savoir...

—Quoi ?

—En Pologne, y a-t-il encore, avez-vous vu des petites fleurs rouges ?

—Des fleurs rouges, il y en a beaucoup, lesquelles ?

—Ah ! voilà, c'est le nom qui m'échappe. Savez-vous dessiner ?

—Oui.

Et il dessina un œillet rouge.

—Non, dit le pauvre Juif, ce n'est pas cela.

Et les dessins se succédèrent, car le voyageur s'était piqué au jeu et voulait savoir quelle était cette fleur à laquelle s'intéressait tant l'exilé et qui semblait résumer pour lui son enfance, sa famille et son pays.

Ce n'était jamais cela.

—Non, voyez-vous, c'étaient dans ce temps-là des fleurs rouges qui poussaient sur des tiges grimpanes... peut être les Russes les ont-ils fait disparaître...

Le travail continue, l'un dessinant, l'autre ex-